

# LA VÉRITÉ

Organe Central des Comités Français pour la IV<sup>e</sup> Internationale

*A la différence de la Deuxième et de la Troisième Internationales, la Quatrième Internationale ne bâtit pas sa politique sur les chances militaires des gouvernements capitalistes, mais sur la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile, sur le renversement des classes dominantes de tous les pays, sur la révolution socialiste internationale (Manifeste de la IV<sup>e</sup> Internat. sur la guerre).*

## OU VA L'EUROPE ?

*L'article que nous publions ci-dessous a été écrit par le camarade Marc Lorriz, délégué français à l'Internationale. Il a été publié dans le numéro de Juin de La Vérité, organe IV<sup>e</sup> Internationaliste français, édité aux Etats-Unis.*

Avec la Crète, Hitler a occupé le dernier morceau d'Europe entre les îles britanniques et l'U. R. S. S. Les quelques rares neutres de l'Europe ne subsistent qu'autant qu'ils entrent dans le jeu de l'impérialisme allemand. Les opérations militaires passent maintenant sur d'autres continents, en Asie Mineure et en Afrique.

### L'Europe sous la botte nazie

Durant la première guerre impérialiste mondiale, les troupes allemandes occupèrent à l'ouest la Belgique et le sixième du territoire français, outre maints pays de l'Europe Centrale et des Balkans. Mais l'existence d'un front et ses déplacements incessants donnaient aux conquêtes allemandes un caractère précaire. Une grande partie de la population civile avait été évacuée. Il n'existait guère de production industrielle ou agricole dans les pays envahis.

L'effondrement militaire de la France a créé, dans la seconde guerre impérialiste, une situation sensiblement différente. L'Europe n'a maintenant plus de front terrestre. La lutte se déroule dans l'air, sur mer ou sur d'autres continents. Le règne de Hitler s'étend maintenant, plus ou moins directement, sur plus de deux cents millions de non-Allemands. L'oppression commune, en dépit de différences profondes, fait que les relations à l'intérieur des classes et entre les classes suivent, dans les divers pays occupés, des lignes parallèles.

Dans tous les pays envahis Hitler trouva, en arrivant, des partis fascistes à l'image du sien. C'était là un des traits les plus clairs de la décomposition de la "démocratie" bourgeoise. Lors de son avance, le militarisme allemand sut magistralement utiliser ces groupes pour ses fins militaires et politiques. Après une année de domination hitlérienne sur l'Europe, l'évolution de ces différents fascismes nationaux est un élément important dans la détermination de nos perspectives futures. C'est en Norvège que l'état-major allemand reçut l'aide la plus active et la plus immédiate de la "cinquième colonne". Après l'invasion, c'est le seul pays où le parti fasciste se trouvait directement placé au pouvoir. C'est aussi, sans doute, le pays où la domination allemande a rencontré le plus de difficultés. Récemment, Himmler, le chef de la Gestapo, trouva que le parti de Quisling, par son impopularité croissante, était loin d'être un instrument assez souple de la domination allemande et réduisit ses pouvoirs. Dans tous les pays envahis on peut observer le même processus : stagnation et désagrégation des groupes fascistes nationaux. Le parti fasciste pro-allemand des Sudètes se décompose. Les hommes qui, en Bohême, avaient salué l'arrivée de Hitler se tiennent maintenant à l'écart de tout ce qui est allemand. Au Danemark, le parti national-socialiste s'est scindé en une multitude de cliques qui se disputent les faveurs des autorités allemandes. En Hollande, le parti fasciste de Mussert est stagnant et ne reçoit pas grand crédit de la part des envahisseurs. Les intellectuels flamands en qui Hitler avait mis ses espoirs, l'ont déçu. En France, Doriot a rassemblé derrière lui quelques anciens chefs stalinistes, mais son parti ne progresse guère. La Roumanie offre un des exemples les plus frappants. Il y existait depuis des années un puissant parti pro-

nazi, les Gardes de fer, farouchement antianglais. L'entrée des troupes allemandes dans le pays, mi-allié, mi-vaincu, fut immédiatement suivie de la désintégration violente du parti fasciste. L'aile la plus radicale publia un manifeste qui proclamait que seule la victoire de l'Angleterre pouvait libérer la Roumanie. Le parti fut écrasé dans le sang. Le gouvernement actuel du général Antonescu ne s'appuie pas sur un fascisme local, mais n'est qu'un bonapartisme soutenu par l'armée allemande.

Ce sont là des signes de courants à l'intérieur de la petite bourgeoisie, à la ville et à la campagne. Naturellement, dans tous les pays envahis Hitler a trouvé des hommes pour faire sa besogne. En arrivant, les généraux allemands ont réquisitionné un certain nombre de chevaux, de veaux, de porcs, de politiciens et de journalistes. Mais en temps que mouvements des masses, les divers fascismes nationaux sont voués à la décomposition. L'"ordre nouveau" de Hitler révèle chaque jour davantage ce qu'il est, c'est le vieux désordre capitaliste, avec l'oppression, la faim et la misère. La petite bourgeoisie se tourne de l'autre côté, le pendule change de sens. Ce phénomène, très important et encore dans ses premiers stades, crée des conditions favorables à l'effondrement de l'impérialisme allemand, mais en lui-même ne mènera à rien si n'intervient pas l'action ouvrière.

La grande bourgeoisie, dans l'ensemble, suit un mouvement contraire à celui de la petite bourgeoisie. Elle organise et systématise de plus en plus la "collaboration". Elle cherche à sauver tout ce qu'elle peut de ses profits et de ses privilèges. Elle saisit la moindre occasion de collaboration que Hitler veut bien lui offrir. Et celui-ci, avec la guerre qui se prolonge, doit utiliser de plus en plus les appareils de production des pays envahis. Les capitalistes de ces pays ne demandent qu'à s'entendre avec les généraux allemands pour alimenter la machine de guerre du Troisième Reich. Ils peuvent, naturellement, rêver de conditions meilleures, mais cela ne les empêche pas de tirer tout ce qu'ils peuvent de la situation présente. Quelle leçon pour les ouvriers, dont les luttes furent toujours paralysées par la bourgeoisie et ses agents, au nom de l'"intérêt national" !

L'exemple le plus typique de la conduite de la bourgeoisie est celui de la France. La bourgeoisie française, une des plus veules et des plus décrépites, a déjà profité de la défaite pour plonger le pays dans la réaction la plus sombre, afin de trouver plus aisément une langue commune avec le vainqueur. Elle se rattrape des humiliations reçues par des répressions contre son propre peuple. En face de l'Allemagne, elle ne cherche qu'à se faire pardonner son alliance avec l'Angleterre par une servilité toujours plus abjecte, afin de sauver ce qu'elle peut de son droit à l'exploitation des travailleurs français et des peuples coloniaux. La collaboration s'est étendue aux terrains économique, politique et militaire. L'industrie française travaille en grande partie pour la machine de guerre allemande. Les hommes de Vichy misent maintenant sur la victoire de l'Allemagne et la défaite de leur ancienne alliée. Cette politique a d'ailleurs fait reposer le bonapartisme de Pétain sur un point d'appui nouveau, la marine française. La soudaineté de la débâcle militaire avait laissé la marine intacte, en force et en prestige. Bien plus que l'armée, elle avait maintenu sa cohésion et sa stabilité, ce qui explique la montée au pouvoir de l'Amiral Darlan. En outre, la flotte française était un des atouts les plus précieux dans les mains des hommes de Vichy. « Aidons l'Allemagne avec notre marine, dont elle a besoin, — pensa Darlan, — et nous pouvons sauver quelque chose de la position de la France en Europe ».

La bourgeoisie française offre seulement l'exemple le plus net de ce à quoi tendent les sommets bourgeois dans les divers pays occupés. En face de pareille servilité, les nazis rêvent déjà d'"unifier" l'Europe et de l'opposer, en tant que continent, au reste du monde, pour atteindre leurs objectifs impérialistes. Le nazisme a réussi (les chefs social-démocrates et stalinistes l'y ont pas mal aidé !) à rassembler l'Allemagne autour de l'idée nationale pour des fins impérialistes. Peut-on croire que Hitler réussira à briser l'opposition intérieure dans les pays conquis, comme il a successivement vaincu en Allemagne l'aile radicale de son propre parti, puis les sommets de la Reichswehr, ensuite les diverses oppositions religieuses ? A cette question on peut répondre catégoriquement : non ! En Allemagne, Hitler s'est servi du sentiment national. Dans tous les pays de l'Europe, ce sentiment se retourne maintenant contre lui avec une force déçue. La bourgeoisie, lors de sa montée historique, sut former les grandes nations modernes et faire disparaître tous les particularismes provinciaux, mais elle ne put réaliser cela que parce que son règne signifiait aussi un formidable essor économique, une énorme accumulation de richesses nouvelles. Même vainqueur, Hitler ne peut apporter aux peuples que stagnation et misère. En face de pareille réalité doivent disparaître tous les rêves d'"unifier" le continent. Le nationalisme impérialiste des nazis exacerbe, et exacerbera toujours plus, les nationalismes écrasés qui l'entourent. Imaginer un règne stable de l'impérialisme allemand sur une Europe unifiée, même en cas de victoire militaire, est une chimère.

### Caractère de la future révolution européenne

Que la lutte s'ouvre en Allemagne ou ailleurs, les coups décisifs contre Hitler ne peuvent venir que des ouvriers. Au premier jour de la révolte, ce sont eux qui formeront l'avant-garde la plus résolue. Dès la toute première étape de l'effondrement du système nazi, ils créeront leurs instruments de lutte, des comités d'action, première forme des soviets. La bourgeoisie nationale n'hésitera pas à collaborer avec les nazis pour chercher à rétablir l'"ordre". La petite bourgeoisie sera ce qu'elle est dans toutes les révolutions modernes, une force d'appoint. Elle apportera, sans doute, un soutien particulièrement chaleureux aux ouvriers, au moins dans la première période. Mais elle est foncièrement incapable d'assurer la direction de la lutte ou même de partager cette direction, sur pied d'égalité, avec le prolétariat. Pour venir à bout de Hitler, il faut les rangs ouvriers. Ce qui est à perdre du jour en Europe, c'est la révolution prolétarienne. Tous les espoirs d'une "révolte nationale" spéciale où la petite bourgeoisie et le prolétariat se partageraient la direction sont vains. Ce sont encore plus ceux d'une lutte victorieuse de la petite bourgeoisie « appuyée » par le prolétariat.

La suprématie ouvrière dans la lutte, l'apparition de soviets embryonnaires dès les tous premiers pas n'im pliquent pas, naturellement, que la révolution prolétarienne sera achevée du jour au lendemain. Il s'ouvrira une période, plus ou moins longue, de dualité de pouvoir. Les soviets prendront conscience de leur force et de leur rôle, celui d'un nouveau gouvernement. Avant tout, il faudra du temps au parti révolutionnaire pour souder ses rangs et conquérir la majorité de la classe ouvrière avant d'en finir avec le régime bourgeois.